

A propos du « *Regard éloigné* » (Plon)

Un Noé privé d'arche

Par Jean-Paul Enthoven



Marion Kater/Opale

L'art, les mystères de la parenté, la mythologie, les formes subtiles d'un rituel ou d'une organisation sociale servent de repères à son regard éloigné.

Juin 1983. Si toute société mérite d'être préservée, quel est le degré nécessaire et acceptable d'« imperméabilité » des cultures entre elles ?

De tous les grands intellectuels français, Claude Lévi-Strauss est, sans nul doute, le plus serein. Cela tient, peut-être, à cette liberté de jugement qui le porte au-devant d'un monde où tout l'oblige, où rien ne le contraint ; à ce ton grave, distant, dont il a su faire un style, et qui l'engage à considérer les hommes ou leurs rêves comme autant de variétés minérales, soumises aux lois simples de la connaissance. Evoquant ainsi, dans le recueil d'articles qu'il vient de publier – et qui prolonge les deux premiers volumes de son « *Anthropologie structurale* » –, un atome de parenté australienne ou tel fragment du « *Genji Monogatari* », un prélude wagnérien ou un mythe kwatiult, Pythagore ou Chrétien de Troyes, c'est encore à la musique des « *Tristes Tropiques* » qu'il confie le soin de séduire son lecteur : une musique sans cuivres, sans emphase, où la pensée fuit la polémique sans éviter le combat et ne procède que par amples périodes, pacifiée. Rien n'est plus singulier, dans l'actuelle effervescence, que la mélancolie de ce savant sage ; que l'humanisme de ce misanthrope dont l'humeur aurait mieux convenu au siècle précédent, mais qui consent à notre temps par le biais d'une érudition courtoise – toujours curieuse de l'essentiel.

L'art, les mystères de la parenté, la mythologie, les formes subtiles d'un rituel ou d'une organisation sociale serviront ici de repères à son *regard éloigné*. Fort d'une œuvre, l'auteur aurait pu s'y complaire dans la généralité et légiférer au surplomb de sujets qu'il fut le premier à défricher ; mais cela n'est pas dans sa nature – comme si, rebelle à l'effet superflu,

à la synthèse moralisante, Lévi-Strauss s'imposait, en toute chose, de n'argumenter que localement. On le devine alors à sa table de travail, entouré d'atlas et de cartes célestes, de traités géologiques ou de grammaires lointaines, dialoguant à sa manière avec Freud, Rousseau et Montesquieu : pourquoi les mariages patrilinéaires croisés sont-ils proscrits par l'Ancien Testament et concevables chez les Athéniens ? Que veut dire Apollinaire lorsqu'il compare ses colchiques à des « *mères filles de leurs filles* » ? Pour quelles raisons certaines légendes andines assignent-elles le même statut symbolique aux jumeaux et aux enfants pourvus d'un bec-de-lièvre ? Le profane, sensible à la beauté du bizarre, se perdra délicieusement dans ces questions, ravi par leur apparente finalité sans fin. Mais qu'il se méfie : Lévi-Strauss ne s'implique jamais plus dans le contemporain, dans l'urgent, que lorsqu'il feint d'en prendre congé pour fuir vers l'immobilité des sociétés froides. On le croit ainsi avec un chaman caucasien, avec un sorcier de Tasmanie, et on le retrouve parmi nous, comme en témoignent les deux textes qui ouvrent ce dernier livre par une réflexion – promise au scandale – sur « l'inné et l'acquis ».

On se souvient, à cet égard, que Claude Lévi-Strauss prononça devant l'Unesco, il y a une vingtaine d'années, une conférence fameuse – « *Race et histoire* » – qui, à l'époque, mit un peu d'ordre dans un débat confus : fallait-il, à l'heure de la décolonisation, militer en faveur de la « différence » – quitte à renforcer les préjugés qui prospèrent dans son sillage ? Fallait-il au contraire se réfugier dans un universalisme de principe, certes moins propice au

racisme, mais porteur de redoutables méconnaissances ? Prudent, soucieux des susceptibilités de son auditoire, l'ethnologue avait alors déjoué les pièges de cette alternative en célébrant un idéal, par lui baptisé « *optimum de diversité* », au-delà et en deçà duquel les sociétés humaines ne sauraient se tenir sans risques. Vingt ans après, devant les mêmes instances, il choisit d'aller plus loin, beaucoup plus loin, fût-ce au prix d'un énorme malentendu...

Absurdes hiérarchies

Pour congédier le spectre du racisme, écrit-il en substance, il ne suffit plus de ressasser nos vieux arguments contre l'anthropologie physique qui avait fait de la pigmentation des peaux ou de la mensuration des crânes le critère de ses absurdes hiérarchies. Il ne suffit plus, surtout, d'en rester au lexique d'un humanisme vague qui, pour disqualifier la peur ou la haine de l'autre, n'ose reprendre à son compte les découvertes scientifiques les plus récentes ; notamment celles que l'on doit à une discipline qui prit forme aux alentours de 1950, et que l'on appelle la génétique des populations.

Précisons que, pour nombre de bons et superficiels esprits, aborder la question du racisme à travers la génétique des populations, cela revient à introduire le loup dans la bergerie : à gauche, par tradition, on n'aime guère penser ensemble la nature et la culture, même si de l'articulation de ces deux ordres dépend l'intelligence de ce que nous sommes. Or, pour Lévi-Strauss, l'apport de la génétique des populations est décisif en ceci qu'il permet non seulement, d'en finir avec la notion de « race » – dont aucun critère biologique n'épuise désormais la définition –, mais d'inverser le rapport classique que celle-ci entretient avec la culture : en effet, si l'anthropologie physique d'autrefois traquait le biologique pour en faire le substrat de nos représentations – c'est ce que l'on fait encore au Club de l'Horloge ou dans les officines de la Nouvelle Droite –, la génétique des populations réinscrit le biologique parmi les autres variables du culturel. En termes plus explicites, ce n'est pas la singularité chromosomique d'un groupe humain qui induit – par on ne sait quelle continuité – le système de ses croyances et de ses mœurs, mais bien

celui-ci qui – par des relais complexes (1) – distribue les patrimoines génétiques et en assure le contrôle social. La « culture » retrouve ainsi le poste de commande qui lui était âprement contesté par le néodarwinisme de certaines écoles réductionnistes ; elle permet aussi à l'ethnologue et au biologiste d'inventer ensemble le premier dictionnaire de ce qui, de l'inné à l'acquis, s'échange ou se traduit.

A partir de là, Claude Lévi-Strauss peut, légitimement, se soucier de la préservation de ces patrimoines – culturels avant d'être génétiques. Il va même (et ce n'est pas un moindre paradoxe pour un homme dont toute l'œuvre tend à rapprocher, à concilier) jusqu'à plaider en faveur d'une « imperméabilité » relative des cultures entre elles : « Si l'humanité ne se résigne pas à devenir la consummatrice stérile des seules valeurs qu'elle a su créer dans le passé [...], elle devra réapprendre que toute création véritable implique un minimum de surdité à l'appel d'autres valeurs, pouvant aller jusqu'à leur refus, sinon même à leur négation... » (p. 47, Plon).



Les différentes races humaines : planche tirée d'« Histoires naturelles des mammifères », Ed. Schreiber, 1886.

Un éloge du multiple

Surdité ? Refus ? Négation ? L'auteur de « la Pensée sauvage » ne nous avait pas habitué à de tels mots, et il faut ici se frotter les yeux pour y croire. A ce jeu, jusqu'où peut-on aller trop loin ? Quel sera le prix de cet « *optimum de diversité* » ? Et, quelle que soit la rigueur du cheminement qui conduit à établir sa nécessité, peut-on s'empêcher d'en craindre, par-delà le mieux, le pis ?

En vérité, Claude Lévi-Strauss a pris, depuis si longtemps, ses habitudes dans le pessimisme qu'il doit être moins surpris que nous des conclusions auxquelles il parvient aujourd'hui. Mais comment faire bon usage de sa leçon au moment où, du problème des immigrés au dialogue Nord-Sud, on ne sait plus si le respect de l'autre passe par son absorption ou par son rejet ?

Lévi-Strauss vient d'ouvrir un débat trop vaste pour que nous songions, d'une opinion, à le clore. Son éloge du multiple, son désir de sauver, face aux déluges à venir, toutes formes de vie – les cultures, bien sûr, et les hommes qui les produisent, mais aussi les fleurs, les oiseaux, les arbres et, d'une manière générale, la nature – a fait de lui une sorte de Noé privé d'arche et indifférent au ciel. On aimerait que son obstination triomphe de toutes les fatalités – et, d'abord, de l'inexorable avènement de l'identique, de l'homogène. Mais dans quelle mesure y croit-il encore lui-même ?

J.-P. E.

(1) Comme l'a démontré F. B. Livingstone dans un mémorable article de 1958 (« *Anthropological Implications of Sickle Cell Gene Distribution in West Africa* ») dont Claude Lévi-Strauss résume l'argumentation aux pages 37 et 38 de son « *Regard éloigné* ». Très grossièrement résumé, cet article fait apparaître que ce n'est pas sur la base de critères « raciaux » que certaines populations africaines sont caractérisées par une anomalie congénitale des globules rouges (dite « sicklémie ») mais que celle-ci, au contraire, se déduit d'un ensemble d'interactions culturelles où s'articulent ensemble des données archéologiques, ethniques, linguistiques et bien sûr, biologiques.